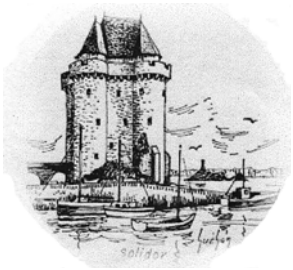
COMMUNICATION

N° 84 - Janvier 2024

CAP HORN AU LONG COURS

https://www.caphorniersfrancais.fr



Le mot du Président

René Lataste, CLC, nous raconte un passage Est-Ouest du cap Horn. C'est en 1920 à bord du 3-mâts carré *Adolphe*[4] de la Maison Bordes, il était encore lieutenant. Même si les conditions étaient assez mauvaises, tout s'est bien passé.

Il n'en est pas de même pour le retour en Europe du 4-mâts barque Bordes *Marthe*[2] en 1906. À cause des secousses incessantes que subit la mâture par mauvais temps, le matelot Jean Mazéas chute d'une vergue et tombe à la mer après avoir heurté une autre vergue. L'état de la mer ne permet pas de mettre à l'eau une embarcation pour le secourir. Le capitaine s'est adjoint les "principaux de l'équipage" et c'est ensemble qu'ils ont pris la décision… après avoir pesé tous les risques, tant la décision est grave. La perte d'un homme est quelque chose de dramatique pour tous, capitaine et équipage.

C'est aussi ce dont témoigne le poème du vieux marin du Cap que nous avons trouvé parmi les textes qu'a recueillis Claude Ollivier au cours de ses voyages sur les voiliers cap-horniers, textes de marins, mais aussi poèmes recueillis auprès de bagnards libérés qui rentraient en France en travaillant à bord des voiliers pour payer leur passage.

Plusieurs membres du conseil d'administration de CHLC ont décidé de faire des conférences pour répondre aux sollicitations du public. Après Hervé, c'est maintenant Marie-Laure… les Cap-Horniers doivent être contents !

Yvonnick LE COAT

LE VIEUX MARIN DU CAP

L'Aurore fait soulever les mers
Dans la vague où le vaisseau plonge.
Assis à l'abri du gaillard,
Au sein des mers et de l'orage,
Un de nos vieux marins du Cap
Mêlait ses chants au bruit des vagues.

Pourquoi mépriserais-je ces flots
Que j'ai aimés toute ma vie ?
La terre fut mon premier berceau
Et l'Océan fut ma patrie.
Pourquoi faut-il un jour mourir ?
Pauvre marin qui a tant de misère
Va rendre un dernier soupir
À la vague qui fut sa mère.

Le pauvre matelot, hélas !
Achevait-il ces mots à peine
Qu'un coup de mer, avec fracas,
En brisant, enlevait la poulaine.
Le satanite a chanté hier,
Et moi aujourd'hui je commence.
Il a chanté et j'en suis fier
Car sa voix mâle me tourmente.

On voit dans le sillage du trois-mâts
Flotter le signal de la tempête,
Voltiger le sinistre oiseau
Au sein des mers, triste alouette.
Le corps du malheureux marin,
Personne n'en aura l'héritage.
Il sera jeté bien loin sur les flots
Bien loin où son vieux chapeau nage.

Pour renforcer sa capacité d'action

adhérez à l'association

CAP HORN AU LONG COURS

Cotisation annuelle : individu 15 €, couple 20 €, association ou institution 50 €

Contact : 9 Clos de Bures, 91440 Bures-s/Yvette
tél : 01 69 07 72 26 *courriel* : by.coat@gmail.com

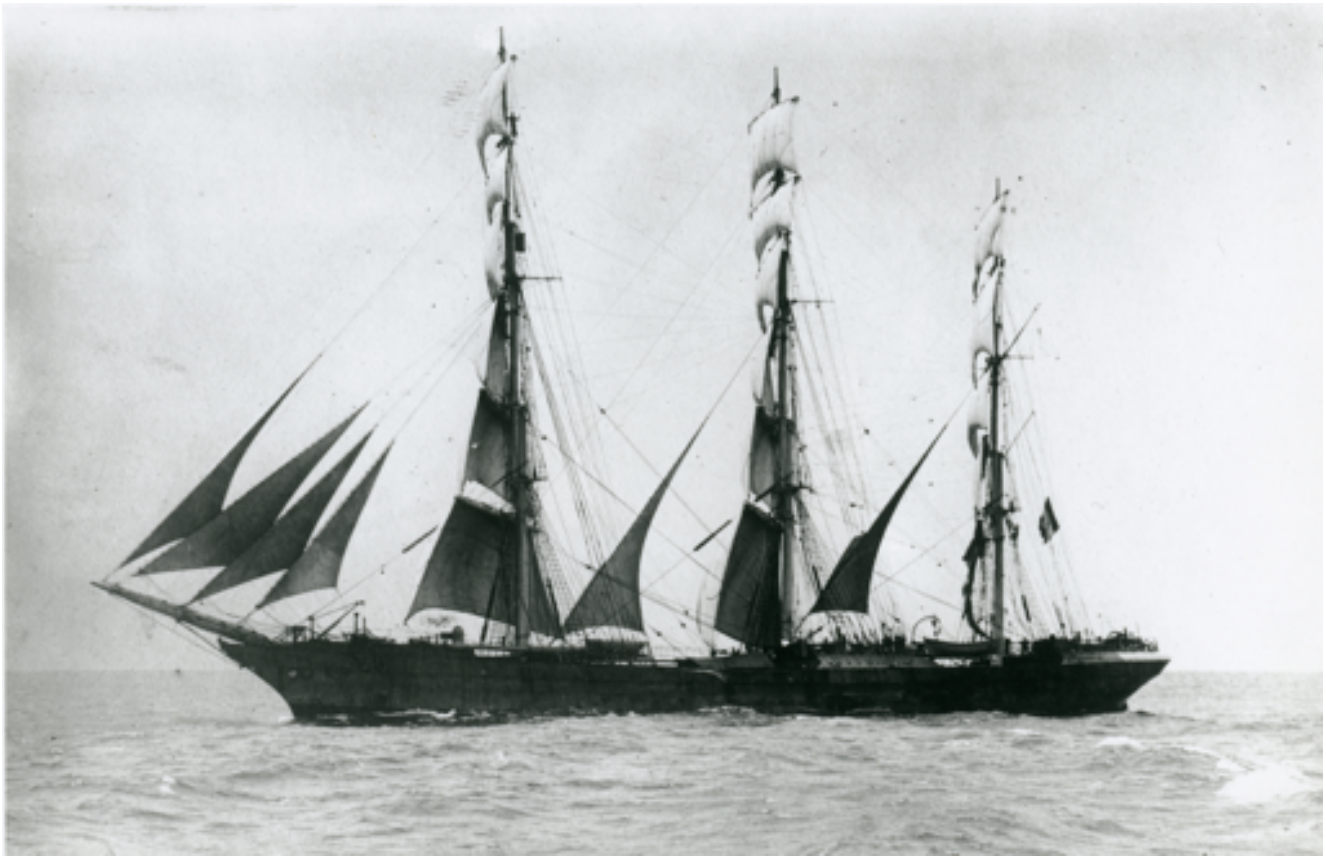
On parle des Cap-Horniers

Conférence - ***Chroniques du Cap Horn* : *les marins des voiliers cap-horniers de la Marine marchande de 1850 à 1925***, par Marie-Laure et Philippe Le Louarn Carrot, **mercredi 21 février 2024** à **17 heures,** pour l'association **Plaeraneg Gwechall** (en charge du Musée Mémoire d'Islande) à la salle des fêtes de **Loguivy-de-la-Mer** (22).

Témoignage : Le Cap Horn, par René Lataste.

« Depuis quarante-huit heures nous voguons dans le Pacifique. Le Cap Horn est derrière nous. Il est sans doute un peu tard pour parler de ce fameux cap maintenant qu'il est doublé, mais pour le faire plus tôt, il aurait fallu un courage que je n'ai pas eu.

« Combien avons-nous mis de temps à le doubler ? Un jour ? Dix ans ? Il me faut recourir à la précision des dates du journal de bord pour constater que nous avons dépensé un peu plus de trois semaines, exactement 25 jours, pour repérer les limites précises de cette homérique opération.



Trois-mâts carré *Adolphe*[4] de la Maison Bordes. Photo National Maritime Museum, Greenwich. DR.

« On perd fatalement la notion du temps à rester ainsi constamment en bottes et casaque, prêt à bondir dans l'embrun, la grêle, la neige et les paquets de mer, pour une manœuvre. On ne sait plus s'il est jour ou s'il est nuit, encore moins quelle heure il est, et, quand un moment peut vous appartenir, on se laisse tomber tel qu'on est dans le coin le moins envahi par l'eau, et on dort comme une souche jusqu'au prochain appel.

« Mais j'ai bien, cependant, la sensation que ça a duré plus d'un jour. Combien de fois sommes-nous venus reconnaître l'île Diego Ramirez, cet affreux caillou qui gît à une centaine de milles E-S-E du Cap Horn, évitant de pousser plus au Nord notre bordée pour conserver un peu de latitude de manœuvre, virant de bord pour retourner vers le Sud, vers le large, tirer une nouvelle bordée de douze heures après laquelle on remet le cap vers le Nord jusqu'à ce qu'on reconnaisse encore le maudit caillou.

« Ah ! Ces maudits bords carrés ! On a l'illusion, après vingt-quatre heures de route, qu'on reconnaîtra le sale caillou loin, sous le vent, à tribord et qu'on pourra commencer à laisser porter pour aller chercher des brises plus favorables. Rien à faire ! Chaque fois il est là, à son poste, un quart au vent et on vire de bord pour le fuir. D'ailleurs, on ne le voit pas chaque fois, et dans les grains de grêle ou de neige qui nous bouchent l'horizon on vire prudemment de bord avant de courir le risque de se trouver nez à nez avec lui à trop faible distance.

« Puis nous lui avons manifesté notre mépris en lui tournant le dos et courant Sud plusieurs jours de rang cherchant par là des vents plus favorables mais n'y rencontrant que le mur infranchissable du vent d'Ouest. Nous sommes ainsi descendus jusqu'au 62e parallèle, puis de guerre lasse, nous sommes remontés pour trouver notre sempiternel jalon à son poste immuable, un quart par bâbord, au vent toujours.

« Le Cap, nous ne l'avons vu qu'une fois, le dernier jour. Il faisait presque beau, clair, avec une

toute petite brise de N-E qui sortait on ne sait d'où, née d'un calme et bientôt évanouie, mais qui nous a poussés à l'ouest du méridien de Diego Ramirez avant qu'on ait eu le temps d'établir toute la toile, et qui a presque aussitôt été mangée par les brises lourdes du Sud puis de l'Ouest qui avaient l'air de regretter de nous laisser passer.

« Trop tard, ma vieille ! Tu peux souffler à présent, on va pouvoir en torcher un bon coup sous les mêmes amures !

« Mais pour atteindre ce moment béni, il a fallu vingt-cinq jours de misère, de risque, de peine inimaginable. Le Cap Horn ne se raconte pas : « On y passe ou l'on s'en passe », a dit le capitaine, et, sinistre, le second a cru devoir ajouter : « Ou on y reste ».

« Presque toujours en cape, avec une mer furieuse, des grains qui nous flagellent, des tourmentes de neige qui emplissent un moment le coffre, le filin et la toile raidis par l'eau qui gèle, les haubans enrobés de verglas. Le vent fou qui mugit dans tout ça et qui, trop fréquemment nous oblige à monter sur quelque vergue basse ramasser la toile que l'on avait établie à la précédente embellie, tandis qu'on est vêtu comme des paquets, chaussettes et bas de laine l'un sur l'autre, doubles caleçons, flanelles jersey, gilet et là-dessus capote et pantalons cirés, bottes, cache nez, suroît, mitaines. On a tout l'air de gros paquets mouillés, incapables de mouvements.

« Et quand il faut serrer la toile, les mitaines deviennent gênantes, on les ôte pour saisir à mains nues cette toile enraidie, encroûtée de verglas, qui entame les paumes, retourne les ongles. On ne sent plus ses mains ni même ses bras jusqu'au coude. Et quand au bout de deux heures d'efforts on a rassemblé quelques pouces de toile, une rafale plus dure vient vous arracher ça des doigts et regonfler tous ces ballons entre les cargues, ce qui déchaîne un concert d'imprécations et d'injures où le bon Dieu, le Christ et la Sainte Vierge ont leur large ration, et pourtant on n'entend jamais une injure adressée à la seule et vraie responsable : la Mer.

« Quelquefois, tout le quart de quatre heures se passe à serrer un hunier volant ou la misaine, et quand on redescend, il est bien rare qu'un coup de roulis malin ne vous sauce jusqu'au ventre dans l'eau glacée qu'il agite dans le coffre. Pour se réchauffer on n'a même pas toujours un café chaud. La danse du navire tolère mal la station des ustensiles sur le fourneau. Heureusement le Coq y met tout son

amour propre et parvient à obtenir assez souvent un résultat. Il a désormais une notion plus exacte du cap Horn.

« On ne se lave plus, les grains y pourvoient. On ne se rase pas. On mange comme on peut, froid les trois quarts du temps. On ne se déshabille que pour changer son linge devenu trop humide malgré les bottes, les amarrages sur les manches du ciré, sur le pantalon. On recapelle aussitôt sa disgracieuse carapace, mouillé dessus, humide dessous, sale, barbu, fourbu, assommé, et on tient quand même.

« À certains moments on ne se sent plus la force de lever un bras pour reprendre le filin que l'on brasse. On se laisserait volontiers tomber là comme un paquet de linge sale. On croche dedans pourtant et l'on hâle dessus de tout son poids pendant des heures. Où est le bout de la résistance humaine ?

« Vingt-cinq jours comme cela ! D'aucuns m'ont raconté y avoir passé quatre-vingt-deux jours, presque trois mois. Inimaginable ! La légende, mais elle est probablement le reflet de la vérité, parle d'un navire qui, au cent cinquantième jour, à bout de vivres renonça à poursuivre, abandonnant les trésors de peine, de souffrance et de travail, pour remonter vers des lieux plus hospitaliers où il pourrait se réapprovisionner.

« Que de fois je me suis pris à regretter ma vie amollissante des carrés des Transat. Un instant seulement quand ça devenait trop dur, puis, la même sempiternelle consolation venait à la rescousse : « Qui l'a voulu sinon toi ? » et je n'avais même pas l'excuse de l'ignorance, c'était bien en connaissance de cause que j'avais entrepris la campagne et accepté l'embarquement.

« Eh bien non ! Ce n'était pas si certainement en connaissance de cause, en dépit de tous les avis de mise en garde reçus, et pas plus qu'aucun autre qui sont là. Aujourd'hui que nous en sortons, nous ne nous rappelons déjà plus ce que c'est. Aucun de nous tous n'est capable, la misère terminée, d'exprimer ce qu'elle fût.

« Je les ai tous entendus "God-damner" là-haut sur les vergues ou en halant les bras ou les cargues, et jurer que c'était bien la dernière fois qu'ils refoutraient leur sac sur un navire cap-hornier. Je savais qu'il en était de même de tous ceux qui, sur d'autres navires, avaient à subir le même sort. Ceux-ci aussi l'avaient bien juré, lors des précédents voyages. Mais à présent, ils sont comme moi. À peine sortis de l'enfer ils l'ont oublié. Ils n'ont plus qu'une impression continue de misère, de froid, de fatigue, de douleur, mais passée, finie.

« Nous sommes tous dans l'euphorie de la fin du supplice et dans l'ivresse de la victoire. On leur ferait sans difficulté signer à tous, séance tenante, l'engagement pour la prochaine campagne. Dans quelques jours ce serait plus difficile, après la reprise du train-train des petites tracasseries. Mais, après quelques jours d'orgie, à la fin de la campagne, ils seront incapables de mesurer leur misère du Cap et de comparer entre la volupté immédiate des avances et l'enfer à l'échéance. Ils auront même la fanfaronnade de se glorifier de n'aller nulle part ailleurs que sur un navire doublant les Caps et deux ou trois mois plus tard, ils jureront encore, après avoir maltraité la Vierge, le bon Dieu, et Jésus-Christ, qu'ils ne refoutront plus leur sac sur un Cap-Hornier. »

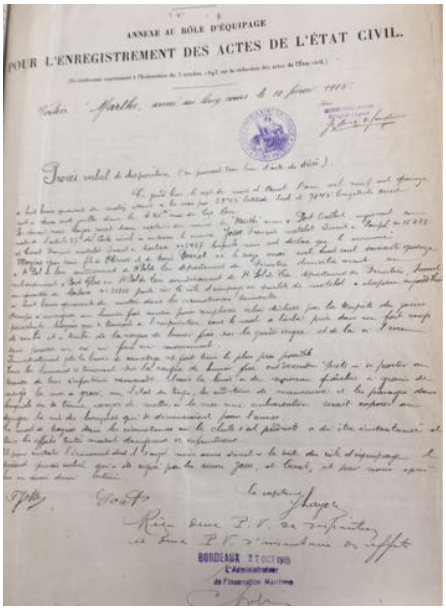
Procès-verbal de disparition du matelot Jean Mazéas au Cap Horn.

« Occupé à enverguer un hunier fixe arrière pour remplacer celui déchiré par la tempête des jours précédents, Mazéas, qui se trouvait à l'empointure sous le vent, a lâché prise dans un fort coup de roulis et a tombé de la vergue de hunier fixe sur la grand-vergue et de là à l'eau sans pousser un cri ni faire un mouvement.

« Immédiatement jeté la bouée de sauvetage et fait tenir le plus près possible. Tous les hommes se trouvant sur la vergue de hunier fixe ont descendu, prêts à se porter au secours de leur infortuné camarade. Mais la brise a de nouveau fraîchi à grains de neige, la mer a grossi. Vu l'état du temps, les conditions de manœuvre et les parages dans lesquels on se trouve, essayer de mettre à la mer une embarcation serait exposer au danger la vie des hommes qui se dévoueraient pour l'armer.

« La mort de Mazéas dans les circonstances où la chute s'est produite a dû être instantanée et tous les efforts tentés seraient dangereux et infructueux. »

Signé : le capitaine J Layec


ANNEXE AU RÔLE D'ÉQUIPAGE

POUR L'ENREGISTREMENT DES ACTES DE L'ÉTAT CIVIL.

BORDEAUX 27 OCT 1905